

La langue des Nunavimmiut

Marc-Antoine Mahieu

► **To cite this version:**

Marc-Antoine Mahieu. La langue des Nunavimmiut. Chantal Spillemaecker. Nunavik - En terre inuit, Musée dauphinois , pp.56-63, 2016, 978-2-35567-106-7. hal-01411866

HAL Id: hal-01411866

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01411866>

Submitted on 7 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



[NUNAVIK - EN TERRE INUIT]

La langue des Nunavimmiut

Depuis les récits du célèbre explorateur Knud Rasmussen dans les années 1920, une idée largement répandue voudrait que la langue parlée par les Inuit soit à peu près la même d'une extrémité à l'autre de l'Arctique américain. En réalité la langue inuit se compose d'une quinzaine de dialectes distincts, entre lesquels l'intercompréhension est difficile voire impossible, et qui présentent en eux-mêmes une variation locale importante. La langue inuit est parente avec quatre langues yupiks, parlées par les Yupiks d'Alaska et de Tchoukotka. Ces cinq langues proviennent d'une diversification diachronique à partir de la même origine, à savoir un idiome qui a dû être parlé au minimum jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. et que les linguistes reconstruisent partiellement sous le nom de proto-eskimo. La diversification dialectale de la langue inuit est récente. Il est probable qu'elle ait commencé après la migration thuléenne (à partir du début du XIII^e siècle), en lien avec l'isolement des groupes au petit âge glaciaire (jusqu'au milieu du XIX^e siècle).

Dans l'Arctique oriental canadien, les dialectes inuit portent tous le nom d'*inuktitut*. Le mot signifie littéralement 'comme les êtres humains', car les Inuit se concevaient auparavant comme les seuls êtres 'humains' (à la différence des autres êtres vivants et pensants) et parce que la langue inuit était la caractéristique distinctive de l'humanité prise en ce sens restreint. L'*inuktitut* est parlé au Nunavik (Arctique québécois, 'la grande terre'), au Nunatsiavut (Arctique labradorien, 'notre belle terre'), de même qu'au Nunavut ('notre terre') dans les régions Qikiqtaaluk (île de Baffin) et Kivalliq (ouest de la baie d'Hudson).

Les Inuit du Nunavik, ou Nunavimmiut, que l'on appelait encore 'Esquimaux de l'Ungava' il y a une cinquantaine d'années, possèdent leur propre dialecte. Le recensement de 2011 indique qu'ils étaient environ 10.750 et que 99% d'entre eux le parlaient, contrairement à l'immense majorité des 1.340 non-Inuit installés au Nord avec eux. Ces chiffres font de l'*inuktitut* du Nunavik (ou *nunavimmiutitut*, 'comme les Nunavimmiut') le dialecte inuit le plus vigoureux après le groenlandais de l'ouest. Les dialectes avec lesquels l'intercompréhension est la moins difficile sont celui du Labrador et celui du sud de l'île de Baffin. Au sein même du Nunavik, le dialecte varie d'une communauté à l'autre. Une division relativement nette existe entre, d'une part, le sous-dialecte de la côte de la baie d'Ungava et de la rive méridionale du détroit d'Hudson (c'est-à-dire de Kangiqsualujjuaq à Salluit), et, d'autre part, le sous-dialecte de la côte orientale de la baie d'Hudson (c'est-à-dire d'Ivujivik à Kuujjuaraapik). La mobilité contemporaine des Nunavimmiut permet toutefois d'entendre potentiellement n'importe quel parler dans n'importe quelle communauté, et aussi d'entendre ponctuellement se mélanger différents

[NUNAVIK - EN TERRE INUIT]

parlers dans le discours d'un même locuteur. Il faut ajouter que l'inuktitut du Nunavik est présent dans plusieurs villes du Sud, en particulier à Montréal.

Toute langue humaine parlée peut se concevoir comme un système autonome permettant de combiner des sons en mots et des mots en phrases. On appelle 'phonèmes' les sons qui dans une langue donnée distinguent les mots entre eux. L'inuktitut du Nunavik a seulement seize phonèmes, répartis en treize consonnes (les occlusives /p/, /t/, /k/, /q/ ; les fricatives /v/, /s/, /ʃ/, /r/ ; les nasales /m/, /n/, /ŋ/ ; les approximantes /l/, /j/) et trois voyelles (/i/, /u/, /a/). Des contraintes strictes pèsent sur la combinaison des phonèmes dans les mots. Ainsi, les phonèmes peuvent être simples ou doubles mais il n'y a pas de groupes de plus de deux consonnes ni de deux voyelles. Toutes les combinaisons de voyelles existent (/iu/, /ia/, /ui/, /ua/, /ai/, /au/), mais seules certaines combinaisons de consonnes sont autorisées (/ts/, /qp/, /qt/, /qs/, /qr/, /rv/, /rm/, /rn/, /rŋ/, /rl/, /rj/). Les groupes de consonnes sont exclus en début et en fin de mot. Une règle propre à l'inuktitut de la péninsule Québec-Labrador interdit par ailleurs les groupes de consonnes successifs dans le mot.

Une première façon de transcrire l'inuktitut est d'utiliser l'écriture alphabétique latine, qui représente chaque phonème séparément. Au Nunavik, on respecte en principe les équivalences suivantes : /ʃ/ = g ; /r/ = r ; /ŋ/ = ng ; /jj/ = tj ; /qp/ = rp ; /qt/ = rt ; /qq/ = rq ; /qs/ = rs ; /qr/ = rr ; /ŋŋ/ = nng ou ngng. Toutefois les Nunavimmiut sont plus attachés à une autre écriture, de type syllabique. Cette dernière comprend quatre fois quatorze signes principaux, auxquels s'ajoutent quatorze signes secondaires. Un signe principal représente ou bien un son vocalique (Δ, ▷, ◁, ▽ = i, u, a, ai), ou bien une consonne suivie d'un son vocalique (Λ, >, <, V = pi, pu, pa, pai ; Π, ⊔, C, U = ti, tu, ta, tai ; P, d, b, q = ki, ku, ka, kai ; etc.). Les signes secondaires sont d'une part le point suscrit, qui note le doublement de la voyelle (Δ̂ = ii ; Λ̂ = pii ; Π̂ = tii ; etc.), d'autre part les variantes miniatures de la série représentant normalement une consonne suivie d'un a (◁^c, ◁^s, ◁^b, etc.). Placé en exposant d'un signe principal, chacun de ces signes secondaires note une consonne finale de syllabe. Comparons par exemple : Δ◁^b (inuk), Δ◁^b (inuuk) et Δ◁◁^c (inuit), soit 'être humain' au singulier, au duel et au pluriel du cas non-marqué. Regardons aussi comment s'écrivent et se traduisent les trois mots inuit empruntés par le français : Δ^c ⊔ (illu) 'maison', ◁^c ◁^c ◁^s ◁^b (annuraaq) 'vêtement' et ◁^s ◁^b ◁^s ◁^b (qajaq) 'kayak'. Il faut savoir que cette écriture syllabique n'a pas été conçue par des Inuit, mais par des missionnaires. Elle a d'abord été créée par James Evans pour transcrire l'ojibwé et le cri dans les années 1830-1840, puis adaptée à l'inuktitut par John Horden et Edwin A. Watkins dans les années 1850-1860, et finalement diffusée par Edmund J. Peck dans l'Arctique oriental canadien entre 1876 et le début du XX^e siècle. Les Inuit qui avaient appris le syllabaire auprès de lui l'ont vite enseigné à leurs parents, voisins et enfants. Se

[NUNAVIK - EN TERRE INUIT]

l'étant ainsi approprié, il est devenu pour eux un symbole identitaire. Dans les années 1970, ce sont les Inuit eux-mêmes, associés à des linguistes, qui ont perfectionné la double transcription syllabique et alphabétique de leur langue.

La grande originalité de l'inuktitut ne se trouve ni dans les sons, ni dans la manière de les transcrire, mais dans la construction des mots. Les mots de beaucoup de langues tendent à consister en un seul morphème, c'est-à-dire en une seule unité de signification non segmentable en unités de signification plus petites. D'autres langues ont au contraire une majorité de mots segmentables en deux, trois, ou davantage de morphèmes. Mais le plus souvent, la construction des mots dans ces langues obéit à un schéma fixe où les morphèmes viennent remplir des positions prédéfinies. En outre, le nombre des morphèmes en compétition dans chacune de ces positions dépasse rarement quelques dizaines. Celle du radical est la seule où des milliers de morphèmes peuvent d'habitude alterner. Or l'inuktitut et les autres langues eskimo fonctionnent différemment.

Si on laisse de côté les petits mots invariables (comme *ai* 'salut', *aa* 'oui', *auka* 'non', *aatsuk* 'bof je ne sais pas', *ilaa* 'je veux dire') et les particules enclitiques (comme *-lu* 'aussi, et', *-li* 'mais, quant à', *-guuq* 'dit-on, dit-il', *-kiaq* 'je me demande'), les mots de l'inuktitut commencent tous par un radical nominal ou verbal et se terminent tous par un suffixe de flexion nominale ou verbale. Entre ces deux bornes, aucun schéma fixe : des règles récursives permettent d'ajouter une série indéfinie de suffixes de dérivation, eux aussi nominaux ou verbaux. On estime qu'il existe environ 1.500 radicaux (ce qui est relativement peu), 1.000 suffixes de flexion et 500 suffixes de dérivation (ce qui est phénoménal). Les suffixes de dérivation expriment toutes sortes de notions plus ou moins abstraites. Les suffixes de flexion expriment ou bien le cas, le nombre et l'éventuel possesseur du nom, ou bien le mode, le sujet et l'éventuel objet direct du verbe.

Considérons un exemple. Un Nunavimmiuq peut dire : *kigutairsijiliariaqalangavunga* 'je vais devoir aller chez le dentiste aujourd'hui'. À partir du radical nominal *kiguti* 'dent', il a construit *kiguta-iq-* 'enlever dent(s) à', puis *kiguta-ir-si-* 'enlever dent(s)', puis *kiguta-ir-si-ji* 'celui qui enlève des dents', puis *kiguta-ir-si-ji-liaq-* 'aller chez celui qui enlève des dents', puis *kiguta-ir-si-ji-lia-riaqaq-* 'devoir aller chez celui qui enlève des dents', puis *kiguta-ir-si-ji-lia-riaqa-langa-* 'devoir aller d'ici demain chez celui qui enlève des dents', et pour finir *kiguta-ir-si-ji-lia-riaqa-langa-vunga*, avec une flexion verbale d'indicatif, première personne du singulier. Ce mot n'est pas figé, il a été créé avec la même liberté que la phrase française correspondante. Un Inuk peut aussi dire qu'il doit aller chez 'celui qui s'occupe des dents' (*kiguti-liri-ji*, *kiguti-nnia-ti*) ou encore à 'l'endroit où enlever des dents' (*kiguta-ir-si-vik*). Pour montrer l'extraordinaire diversité des significations exprimables dans les limites d'un

[NUNAVIK - EN TERRE INUIT]

mot en inuktitut, il suffit de segmenter et de traduire ici quelques exemples supplémentaires, relevés dans la parole spontanée des Nunavimmiut : *qilaluga-qa-tsia-suu-ngu-gunnai-tuq* ‘il n’y a en général plus beaucoup de bélougas’ ; *surujut-siuti-taa-ruma-mmi-juq* ‘elle veut aussi s’acheter un manteau de pluie’ ; *nuka-rsi-u-juri-galuar-qagit* ‘je t’aurais quand même cru plus jeune que moi’ ; *kati-ma-qati-gi-lau-rattigit* ‘parce que nous avons eu hier une réunion avec eux’ ; *tuttu-vinir-tu-ti-lau-ruk* ‘offre-lui à manger de la viande de caribou s’il te plaît’ ; *sana-nngua-ga-liu-qu-ja-u-tsanialir-sunga* ‘et j’ai alors continué à être sollicité pour fabriquer des sculptures’ ; *kina-kku-ni-i-nni-qisi ?* ‘dans la famille de qui êtes-vous restés ?’ ; *isuma-tsa-siu-kainna-laukal-lunga* ‘je vais d’abord réfléchir là-dessus un petit moment’.

Aussi étonnant que cela paraisse, ces longues expressions sont de vrais mots. Les morphèmes ne sont pas attachés par convention graphique : ils sont réellement intégrés (et pas simplement agglutinés) en un tout par une série ordonnée de règles qui modifient leur forme sous-jacente. Les Inuit prononcent d’ailleurs leurs longs mots d’un seul souffle, sans aucune conscience de leur structure interne. Seule l’étude linguistique permet d’analyser et d’expliquer leur construction. Le point remarquable est que ces mots, théoriquement infinis en nombre, ne sont stockés nulle part dans le lexique mental des locuteurs : c’est dans l’acte de parole lui-même qu’ils sont construits, et assemblés en phrases selon des contraintes de nature avant tout discursive. Un des effets de ce fonctionnement est que les mots inuit ont toujours l’air nouveaux. Dans un corpus de plusieurs centaines de milliers de mots, il a été calculé que plus de 90% n’apparaissent qu’une seule fois.

L’inuktitut possède une charge de dépaysement supplémentaire pour nous, liée non pas aux structures formelles de la langue, mais aux contenus qu’elle véhicule. D’une part, ses découpages sémantiques sont très différents de ceux auxquels nous sommes accoutumés. Il est l’illustration parfaite de l’idée que les langues ne sont pas de simples nomenclatures (c’est-à-dire des listes d’étiquettes apposées sur une réalité prédécoupée). D’autre part, on ne dit pas et on ne se dit pas les mêmes choses en inuktitut que dans une langue d’État standardisée, où les habitudes de communication sont pétrées de ce que l’anthropologue Jack Goody a appelé la ‘rationalité graphique’. L’inuktitut est fraîchement issu d’une culture orale de chasseurs-pêcheurs : il est faiblement outillé et ne peut, en l’état, servir de langue à tout faire. Un domaine où cette distance avec nos langues se manifeste de manière criante est celui de la traduction. Chaque année, les Nunavimmiut sont amenés à traduire en inuktitut une grande quantité de textes conçus et rédigés en anglais ou en français. Ces textes portent sur tous les aspects de la vie moderne à l’occidentale. Or la plupart des traductions sont difficilement compréhensibles, à moins de

[NUNAVIK - EN TERRE INUIT]

connaître les textes d'origine. La notation souvent approximative des mots inuit n'arrange rien, mais n'est pas la cause profonde du phénomène.

La mise au point d'une langue autochtone capable de résister durablement à la pression des systèmes de communication mondialisés est un processus lent et complexe. Concernant l'inuktitut du Nunavik, si on laisse de côté l'élaboration d'une écriture viable, le travail a débuté petit à petit dans la seconde moitié du XX^e siècle. On doit à Lucien Schneider, un missionnaire oblat venu de France, en poste à Kangiqsujuaq puis Kuujuaq de 1946 à 1974, d'avoir accompli une œuvre linguistique exceptionnelle. Malgré une orthographe et un métalangage compliqués, les outils à la fois lexicaux et grammaticaux qu'il a laissés sont d'une ampleur et d'une précision inégalée à ce jour. Son travail a été poursuivi par quelques chercheurs, en particulier Louis-Jacques Dorais. Les travaux du linguiste Michael Fortescue ont aussi une immense importance pour l'équipement général de la langue inuit. Sur le plan littéraire et culturel, la production écrite endogène est peu abondante mais d'une valeur tout à fait significative. Citons les narrations fictionnelles de Markoosie [= Maakusi] Patsauq (*Umajursiuti unaatuinnamut*, paru en feuilleton en 1969-1970) et de Mitiarjuk Nappaaluk (*Sanaaq*, paru en 1984 après une longue gestation), les deux livres que Taamusi Qumaq a consacrés à la vie ancestrale (*Sivulitta piusituqangit*, 1988) et à son vocabulaire (*Inuit uqausillaringit*, 1991), les publications de l'Institut Culturel Avataq et les histoires courtes pour enfants. Dans le domaine éducatif, la Commission Scolaire Kativik tente d'améliorer et de développer l'enseignement de l'inuktitut Langue Première. Les enjeux et les défis sont considérables. Le système actuel fait de l'anglais ou du français la langue principale des études à partir de la 3^e année du primaire, et les cours d'inuktitut consistent concrètement en une pédagogie de l'écriture. Notre période est cruciale compte tenu de la démographie inuit et du sentiment d'insécurité linguistique des jeunes vis-à-vis des aînés. Il faudrait, entre autres, concevoir des manuels en inuktitut et entraîner des Inuit à objectiver le fonctionnement de leur langue native. À Paris, l'inuktitut Langue Seconde et la linguistique inuit sont enseignés dans le cadre d'un cursus pluriannuel et diplômant de l'Inalco (Université Sorbonne Paris Cité). Depuis 2013, ce cursus est accessible par visioconférence depuis le Québec. La langue des Nunavimmiut est un patrimoine vivant d'une richesse fantastique. Il vaut la peine de tout mettre en œuvre pour assurer son avenir.

Marc-Antoine Mahieu

Maître de conférence d'inuktitut

Inalco (Sorbonne Paris Cité) & Lacito (CNRS)